



LES SILENCES D'ALGER

DANS L'OMBRE, LA GUERRE CONTINUE

PAUL UROZ

Paul Uroz

Les Silences d'Alger

Dans l'ombre, la guerre continue

© Paul Uroz, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9579-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Une pensée émue pour
Boualem Sansal

Préface

Il est des moments dans l'Histoire où un pays se découvre nu, dépouillé de ses certitudes, incapable de cacher ses cicatrices. La France, en cette année 2030, en faisait l'expérience avec une brutalité rare. Ce n'était pas un effondrement soudain, mais une érosion patiente, savamment entretenue par ceux qui de l'extérieur comme de l'intérieur, avaient compris que la plus solide des forteresses ne tombe pas sous les coups de bélier... mais par la fissure dans ses fondations.

Officiellement, le prétexte avait été celui des rancunes postcoloniales. Les discours d'Alger s'étaient nourris d'une mémoire sélective, d'un passé blessé, brandi comme une arme morale. Mais derrière cette façade, l'appareil d'État algérien s'était laissé entraîner – ou avait choisi de se laisser entraîner – dans une entreprise autrement plus lucrative. Les généraux influents et les hommes d'affaires liés aux castes dominantes avaient flairé l'opportunité : affaiblir la France. Oui, mais surtout redistribuer les cartes économiques, prendre le contrôle de flux financiers et de marchés que la stabilité aurait laissé hors de leur portée.

La stratégie fut machiavélique. Un patient travail de sape : encourager les fractures sociales, alimenter les extrêmes, pousser à l'embrasement de quartiers entiers. On infiltra les réseaux militants, on arma les groupuscules, on finança les voix les plus radicales. Le chaos était rentable. Et il finit par s'installer.

La France, déjà minée par ses propres contradictions, céda par morceaux. Les régions prirent leur autonomie, les administrations centrales se délabrèrent. Les ministères régaliens – Défense, Intérieur, Affaires étrangères – subsistaient, mais avec des moyens rognés, des zones entières hors de contrôle et un périmètre d'action limité à ce qui n'avait pas encore glissé hors de leur emprise.

Dans les chancelleries étrangères, on commentait avec une hypocrisie polie la « situation intérieure française. » On exprimait des regrets, de la « préoccupation. » Mais derrière les formules diplomatiques, les capitales voisines se préparaient à profiter de l'aubaine : récupérer un marché, négocier des concessions, imposer un agenda. La politique internationale n'a pas d'amis, seulement des intérêts.

Car là est le cœur du problème : l'intérêt. Celui qui guide les États, les entreprises, les réseaux criminels et parfois les individus. Intérêt de pouvoir, de profit, de revanche, d'influence. Et toujours, cet intérêt l'emporte sur la raison, sur la morale, sur l'idée que l'on se fait d'une nation. Les peuples sont les variables d'ajustement, la chair à discours, la monnaie d'échange.

Pourtant, malgré les ruines, une évidence s'imposait à quiconque gardait encore la tête froide : un pays ne se reconstruit pas par la nostalgie ni par la vengeance. La France ne retrouverait ni stabilité interne ni rang international sans un effort colossal pour réunifier son territoire, rétablir l'autorité de ses institutions et réapprendre à peser sur l'échiquier mondial. La tâche paraissait démesurée. Mais l'Histoire ne pardonne pas les nations qui renoncent à exister. Et déjà, dans l'ombre, certains s'activaient à recoudre les morceaux... tandis que d'autres affûtaient leurs lames pour les trancher à nouveau...

Prologue

Les rues de Marseille bruissaient de conversations en mille accents. Dans un appartement du quartier nord, une mère d'origine algérienne fixait l'écran tremblotant de la télévision. Chaque soir, les mêmes images d'attentats, de manifestations, de violences. Chaque soir, la peur de voir son fils happé par cette spirale. Son regard s'ancrait sur lui quand il franchissait la porte, cherchant dans ses yeux la certitude qu'il ne glisserait pas de l'autre côté, là où l'idéologie et la haine dévoraient les jeunes.

À Alger, de l'autre côté de la Méditerranée, un ancien militaire se tenait sur son balcon, cigarette au coin des lèvres. Il observait la ville plongée dans une torpeur inquiète, persuadé de voir enfin l'Histoire se venger : la France chancelait. Mais dans la fumée de son tabac, un doute revenait, lancinant. Si la France tombait, son pays ne sombrerait-il pas lui aussi, entraîné dans un chaos qu'il n'avait pas su prévoir ?

À Lyon, un instituteur fatigué alignait des mots au tableau. Les enfants devant lui le regardaient à peine. Que pouvait encore signifier la République dans un pays où les institutions s'étaient effritées ? Ses mains tremblaient parfois en traçant les lettres, comme si le simple fait d'écrire devenait un acte dérisoire, mais il s'obstinait. Enseigner, malgré tout. C'était sa résistance à lui.

À Oran, un jeune cadre en costume rêvait d'Europe. Son anglais fluide et son talent d'ingénieur auraient dû lui ouvrir toutes les portes, mais chaque projet se heurtait aux murs invisibles de la corruption, des clans, des réseaux. L'Algérie l'étouffait. Il voyait dans l'effondrement français une occasion, une faille à exploiter. Pourtant, au fond de ses nuits blanches, une autre vérité lui revenait : on ne bâtit rien sur des ruines partagées.

À Paris, dans des couloirs feutrés, diplomates et espions conversaient en chuchotant. Les sourires étaient polis, les mots mesurés, mais chacun masquait ses doutes derrière une neutralité glacée. Les services secrets nourrissaient leurs propres réseaux, les ministres défendaient leurs ambitions personnelles, les affairistes plaçaient leurs paris sur les cendres de l'État. Tous jouaient leur partition dans une symphonie dissonante où la vérité importait moins que la survie.

À Alger encore, un imam au verbe enflammé galvanisait une foule de fidèles. Ses mots étaient un mélange de rancunes coloniales et de promesses d'avenir radieux. Mais dans son for intérieur, il savait que ses prêches servaient aussi les calculs d'officiers corrompus et de marchands d'armes. Le sacré et le mercenaire marchaient main dans la main, et il n'avait plus la force de les séparer.

Puis, dans une petite ville de province française, une vieille femme repliait soigneusement le drapeau tricolore qu'elle avait déployé sur son balcon. Elle se souvenait des années d'après-guerre, des espoirs, de la prospérité fragile. Elle ne comprenait plus ce pays qui se fragmentait, qui criait, qui brûlait. Son geste de replier le drapeau était silencieux, presque solennel : comme un deuil discret.

Tous ces visages, tous ces fragments d'existence se croisaient sans jamais se rencontrer vraiment. Ils composaient la toile de fond d'une fracture plus vaste. Sous le prétexte des blessures coloniales, des extrémistes avaient imposé leur logique de fer. Les rancunes s'étaient muées en armes. Les manipulations en stratégies. La politique en marché noir. La France s'était délitée, l'Algérie s'était compromise, et entre les deux, une mer entière bruissait des échos d'un passé jamais apaisé.

Ce récit n'est pas une fresque figée. C'est un miroir tendu au lecteur. On y croquera des mères, des enfants, des soldats, des traîtres et des justes. On y lira des colères, des désirs de justice, des illusions perdues. Et peut-être, dans les silences, dans les non-dits, percevra-t-on ce qui rend cette histoire universelle : la fragilité des nations, l'hypocrisie des puissants, et la force parfois tragique des peuples qui espèrent encore, malgré tout, trouver une voie pour recoller les morceaux.

1

Varsovie, octobre 2029

La voiture filait dans le dédale glacé de Śródmieście, avalant les boulevards saturés de néons et de publicités criardes. Sur la banquette arrière, Antoine Lerbier se tenait droit, mutique. Les vitres fumées lui renvoyaient un double spectral : un visage taillé à la serpe, fatigué par des années d'ombres. Ses traits d'homme ordinaire n'avaient rien de remarquable. Pourtant, chaque fibre de son corps respirait la méfiance, la vigilance d'un chasseur revenu d'entre les morts.

Son chauffeur, un Polonais aux joues marbrées d'alcool et aux yeux éteints, savait qu'il transportait un homme dangereux. On lui avait dit trois choses : conduire, se taire, oublier. Le billet froissé que Lerbier avait glissé dans sa main suffisait à étouffer les questions.

Officiellement, il n'existait pas à Varsovie. Même son identité de diplomate en poste à Berlin n'était qu'un leurre. En vérité, il était un vieux loup de la DGSE, rappelé des limbes quand le parfum du sang et du secret devenait trop fort. Un fantôme qu'on ressortait pour les sales besognes.

L'ordre était tombé sans détour, via une boîte morte sur ProtonMail. Une ligne unique :

« *Retrouve Orlov. Ce soir. Centre Expo XXI. 22 h. Discretion maximale.* »
Signé : A.S.

Des initiales comme des stigmates. Des morts qui parlent encore.

*

À 21 h 58, Lerbier pénétra dans le Centre Expo XXI par une porte de service. L'endroit sentait la poussière de moquette, le chauffage vétuste et la sueur des vigiles. Entre deux stands de vins moldaves abandonnés, il gravit des escaliers en béton. Ses pas ne faisaient aucun bruit.

Au troisième étage, dans une pièce délabrée, il trouva Orlov. L'homme l'attendait, assis comme s'il avait toujours été là. Trop bronzé pour un Russe, trop sec, pour un bureaucrate, mais avec ce calme de prédateur qui met mal à l'aise. Son costume beige clair froissait les codes de la discrétion. Sa cigarette

brune dessinait des arabesques de fumée qui semblaient noircir les murs.

— Tu as pris ton temps, dit-il d’une voix basse, dans un parfait français.

Lerbier eut un léger rictus.

— Je ne cours plus après les trains.

Un sourire imperceptible plissa les lèvres d’Orlov.

— Tu fais bien. Il y en a un qui arrive.

Le silence dura une seconde de trop, assez pour peser comme un aveu. Orlov se leva ; lui tendit une clé USB emballée dans un plastique transparent. Puis il prononça une phrase sans contexte, une énigme jetée dans la nuit :

— Eiffel va tomber.

Et il disparut, avalé par le couloir, laissant derrière lui une odeur âcre de tabac et de secret.

Seul dans la pièce, Lerbier fixa la clé USB dans sa main. Il savait deux choses. D’abord, qu’il n’enverrait jamais ce fichier à ses anciens supérieurs ! Ensuite, qu’en l’ouvrant, il renonçait à jamais à la retraite tranquille qu’on lui avait promise !

Il avait vu le regard d’Orlov. Et dans ce regard, il n’y avait ni doute ni menace.

Il y avait pire : la certitude.